

EVENEMENT du JEUDI  
16 au 22 JANVIER 1992 p. 36 à 41]

À CÔTÉ DE CE MULTIDÉSASTRE NUCLÉAIRE,  
TCHERNOBYL N'ÉTAIT QU'UN PÉTARD

# Les catastrophes secrètes de Tcheliabinsk

L'express de Moscou halète depuis trente-six heures à travers la plaine russe vers Tcheliabinsk, hier interdite. Il traverse enfin les cols de l'Oural. Tcheliabinsk, 1 million d'habitants, ville poussiéreuse au lourd passé occulte, se trouve juste de l'autre côté de la montagne. Tcheliabinsk est aussi le nom du complexe secret installé à 80 kilomètres au nord qui a fait de cette région — selon un rapport confidentiel commandé par Mikhaïl Gorbatchev — la capitale du cancer de l'ex-Union soviétique.

Officiellement appelé Mayak, ce polygone étalé sur 200 km<sup>2</sup> a été construit par des bagnards du KGB après la guerre. Matrice de l'arsenal nucléaire soviétique, Mayak a connu trois catastrophes auprès desquelles Tchernobyl fait figure de pétard. A la différence de Tchernobyl, les désastres de Tcheliabinsk sont restés cachés, non seulement au peuple soviétique et au reste du monde, mais aussi aux centaines de milliers d'habitants de la région. Antérieures à la glasnost, ces catastrophes sont connues seulement de quelques experts en politique nucléaire internationale.

Aujourd'hui, les officiels de Mayak admettent que 937 habitants souffrent du « mal chronique des rayons ». Optimiste !

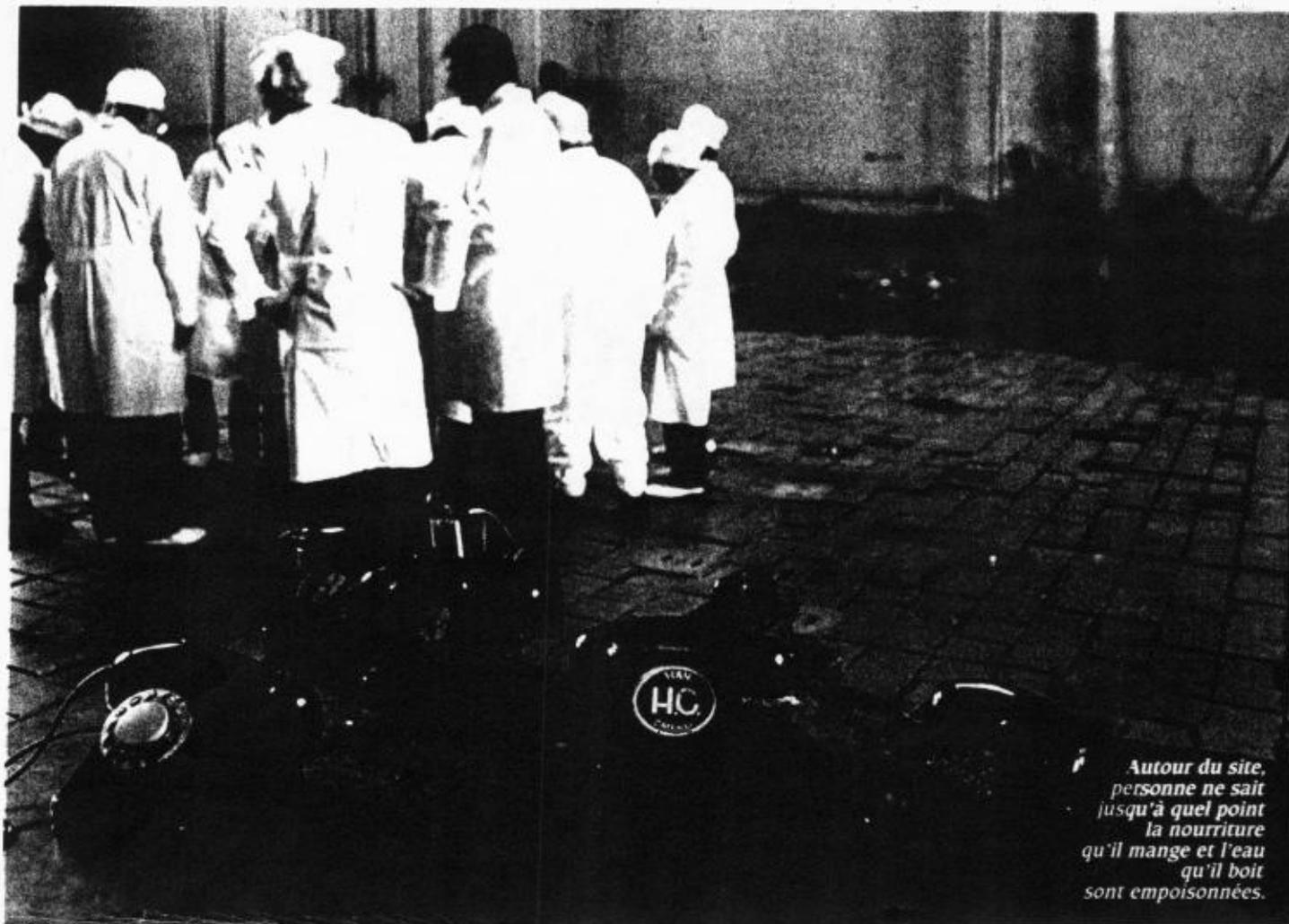
Par lâcheté politique,  
les « responsables »  
de la bombe atomique russe  
ont mis en danger de mort  
leur propre peuple...  
et nous avec.

Il y a deux ans, les fonctionnaires de la santé niaient encore que les radiations continuaient à tuer. Le diagnostic imposé par Moscou parlait pudiquement de « maladie ABC », ou « syndrome de faiblesse végétative ». Le Dr Mila Kosenko, à l'Institut biophysique de Tcheliabinsk, avoue qu'elle a menti à ses patients : « Bien sûr, je me sentais mal à l'aise. Je rassurais mes malades en leur parlant de vagues troubles sanguins... Prononcer le mot d'irradiation, c'était le Goulag assuré. »

« Pour évaluer Tcheliabinsk, il faut multiplier par cent les effets de Tchernobyl », dit à Moscou Alexander Peniaguine, qui présida la sous-commission du Soviet

suprême responsable de l'écologie nucléaire. « A cause de la glasnost, on n'a pas pu étouffer Tchernobyl. Mais il y a deux ans, Tcheliabinsk était encore tabou. Or le désastre y a duré plus longtemps, avec un taux de radioactivité infiniment supérieur. »

Je suis allé à Tcheliabinsk en juillet 1991, quatre semaines avant le coup d'Etat manqué contre Gorbatchev. A l'hôpital des enfants, j'ai vu les petits leucémiques alités par tranches d'âge, de 1 à 15 ans. Beaucoup d'entre eux sont chauves, cause du traitement. Leurs mères passent la nuit à côté d'eux, sur des lits de camp. La mère d'une petite fille empâtée, visage morne, ne peut retenir ses larmes. Comme les autres, cette femme sait que les trois quarts des enfants seront morts d'ici à neuf ou dix mois. Il y aurait un peu d'espoir si l'on pouvait se procurer des séparateurs de cellules sanguines : mais le ministère de la Santé irait-il chercher un million de dollars que coûtent ces machines ? « Les crédits et les aides vont en priorité à Tchernobyl », explique la jeune doctoresse Leva Zliukovsky. « Nos mères comprennent la détresse des femmes de là-bas, avec leurs enfants leucémiques. Mais le public ne sait pas qu'ici d'autres enfants meurent »



*Autour du site, personne ne sait jusqu'à quel point la nourriture qu'il mange et l'eau qu'il boit sont empoisonnées.*

*qu'on ne peut rigoureusement rien faire. »*

Le plus fantastique, en ce qui concerne le premier des trois accidents nucléaires de Tcheliabinsk, c'est que ce ne fut pas un accident. Plutôt un choix politique délibéré. Depuis que le complexe Mayak a démarré, et jusqu'au milieu des années 50, les déchets radioactifs ont été directement déversés dans la rivière Techa qui coule à proximité. Les recherches du Dr Kosenko et de ses collègues de l'Institut de biophysique de Tcheliabinsk révèlent aujourd'hui que, pour des dizaines de milliers de gens vivant en aval de l'usine, la contamination a été quatre fois supérieure à celle de Tchernobyl, et cinquante-sept fois plus élevée pour les 28 000 personnes les plus directement exposées.

Comment une « erreur » aussi colossale a-t-elle été possible ? Tout simplement parce que les responsables de Mayak étaient pressés. Il fallait à tout prix rattraper les Américains dans la course aux armes nucléaires, et la technologie bégayait. Alors, on a choisi la solution la plus simple : jeter les déchets dans la rivière.

Les techniciens russes ont découvert très vite des traces de radioactivité fort loin de Tcheliabinsk, jusque dans l'océan Arctique. Quelque 98 % des alluvions contaminés se

sont accumulées à moins de 50 kilomètres en aval de l'usine. D'après le rapport Gorbatchev, sur les 124 000 habitants de la région exposée aux radiations, un quart a reçu « des doses aux conséquences médicales graves ». Les évacuations n'ont commencé, au compte-gouttes, qu'en 1960. Le rapport nous apprend aussi que, jusqu'en 1953, après quatre ans de rejets mortels, aucune loi n'interdisait à la population d'utiliser l'eau de la rivière.

### DEFENSE DE POSER DES QUESTIONS

Un autre rapport établi par l'Institut de biophysique de Tcheliabinsk va encore plus loin : « Pour des raisons indéterminées (sic), la consommation d'eau se poursuit jusqu'en 1956, date de création d'une "milice de la rivière" chargée du contrôle des localités concernées. » Cette vigilance, pour relative qu'elle fut, est sujette à caution. Les simples gens que nous avons interrogés ne sont pas dupes. Nikolai Chvelev par exemple, l'énergique responsable de la ferme d'Etat Neva qui produit de la viande bovine, du lait et du maïs. Il a beaucoup à dire sur la vie et la mort aux bords de la Techa, pendant les années 50.

En 1954, jeune soldat de 21 ans en poste à Tcheliabinsk, Chvelev tombe amoureux d'une jeune fille de la région. Il se souvient de l'interdiction de se baigner dans la Techa, mais aucune raison précise n'avait été donnée. Tout avait l'air si normal que l'été les recrues transgressaient la consigne. A la fin de son service militaire, Chvelev épouse sa fiancée et trouve un emploi à la Tretia Ferma, la Troisième Ferme d'Etat. Malgré l'interdiction officielle, on utilisait l'eau de la Techa. Les riverains ne prendront conscience du problème qu'en 1957, date de la deuxième catastrophe, due cette fois à l'explosion d'une masse de déchets nucléaires.

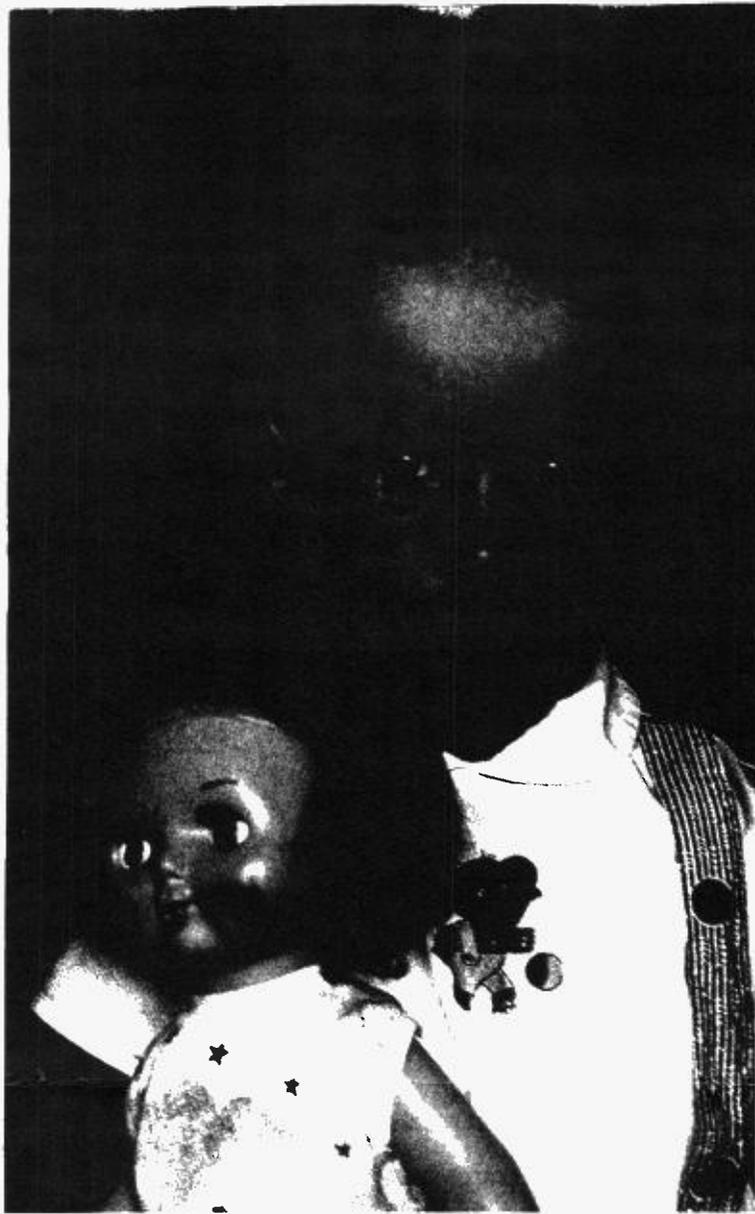
« Des rumeurs circulaient, raconte Nikolai Chvelev, mais défense de poser des questions sous peine de prison. Mon beau-frère, policier, chuchota qu'un accident s'était produit au complexe atomique. Nous avons cessé de nous baigner dans la rivière. Pendant les quinze jours qui suivirent l'explosion, en 1957, les eaux devinrent noires. La laiterie où travaillait ma femme fonctionna jusqu'en 1959. Comme ses collègues, elle ignorait le sens du mot "radiation" et pendant toute cette période, on n'interrompait la production de lait que si l'eau virait au noir. »

► La création de la ferme Neva, aujourd'hui dirigée par Chvelev, date de cette époque : il s'agissait d'accueillir des paysans évacués du site le plus contaminé. Entre 1957 et 1961, 200 personnes environ quittent la Troisième Ferme d'Etat pour Neva. Chvelev et ses camarades n'avaient reçu aucun ordre formel d'évacuer, aucune explication sur ce qui s'était passé. Les autorités auraient même profité du transfert pour... faire du bénéfice sur le dos des réfugiés. « *Nos anciennes maisons ont été transportées sur le site de Neva. On pouvait en devenir propriétaire, à condition de les acheter à la ferme d'Etat.* »

A travers champs, Chvelev nous emmène au bord de la Techa. Une brise tiède souffle sur la campagne parsemée de fleurs sauvages roses et blanches. Comment un fléau mortel pourrait-il se cacher dans un tel paradis écologique ?

Nous arrêtons notre camion à 500 mètres de la rivière ; d'après Chvelev, à environ 25 kilomètres en aval de l'endroit où les déchets avaient été déversés. Dans le véhicule, le détecteur enregistre une radioactivité de 25 micro-roentgens, intensité tout à fait tolérable. Nous marchons vers la rivière. Natalia Mironova, la déléguée régionale qui me guide, lit à voix haute le détecteur. A chaque pas, ça grimpe : 61, 67, 73. A 5 mètres de la rive, le détecteur annonce 98 micro-roentgens. Natalia se baisse vers la surface de l'eau : 120, 140, 160, stabilisation à 221. Ce chiffre, dix fois supérieur à la radioactivité naturelle, me paraît terrifiant. Mais, le lendemain, quand je visite le village de Muslyumova, il se révèle presque bénin.

Muslyumova, 3 800 habitants, n'a jamais été évacué. Il se trouve à 35 kilomètres à vol d'oiseau du lieu de déversement des déchets. Nous stoppons sur une crête qui surplombe le village. La Techa coule 30 mètres en contrebas, on voit des bâtiments alignés sur l'autre rive. Une barrière de barbelés réduite à un enchevêtrement de fils rouillés court le long de la falaise, pathétique souvenir des



A l'hôpital, peu d'espoir pour les enfants leucémiques.

vellités officielles d'interdire l'accès à la rivière. Sur l'autre rive, un gamin avance dans l'eau avec sa canne à pêche. Nous approchons. L'aiguille du compteur oscille entre 500 et 600. Natalia fait un essai sur une bouse séchée : un bond jusqu'à 850. La radioactivité augmente tout au long de la chaîne alimentaire.

### « ON FAIT COMME SI L'EAU ÉTAIT BONNE »

Une enseignante du village nous affirme que la population n'a été prévenue du danger qu'il y a un an et demi, par des écologistes de passage et des scientifiques étrangers. Les autorités locales s'obstinaient à prétendre que le risque était nul. L'institutrice dit que les enfants du village se fatiguent rapidement, qu'ils se plaignent de douleurs articulaires. Certains ne peuvent même pas tenir leur crayon. Au printemps dernier, 5 des 22 élèves de

l'école ont souffert de saignements de nez chroniques et l'on a constaté chez eux une baisse inquiétante du nombre de globules rouges.

Des tests effectués en 1990 sur le bétail ont révélé des cas de leucémie intéressant la moitié du cheptel. Les animaux continuent pourtant à s'abreuver à la rivière parce que le puits creusé il y a deux ans pour les gens est insuffisant pour le bétail. Qu'est-ce qui prouve que l'eau du puits est plus saine que celle de la rivière ? L'enseignante hausse les épaules. « *Rien. Les responsables sanitaires ont juré que tout allait bien, mais comme ils ne nous communiquent aucun résultat chiffré nous sommes sceptiques. On fait comme si l'eau était bonne. Est-ce qu'on a le choix ?* »

Leitmotif tout autour de Tcheliabinsk. Personne ne sait jusqu'à quel point la nourriture qu'il mange et l'eau qu'il boit sont empoisonnées. Alors, à la russe on se résigne. Fatalistes fatigués, les gens mangent et boivent quand même — il faut bien ! — en espérant ne pas tomber malades. J'en ai fait autant pendant ma visite. « *Quel choix ? soupire Natalia*

*Mironova. Mourir de faim ou mourir de force d'absorber de la nourriture irradiée ?*

Les officiels, eux, ont le choix. S'ils ont soif, ils décapsulent une bouteille d'eau minérale. C'est ce que fait Alekseï Gabitov responsable local de ce qui reste du parti lorsqu'il nous reçoit dans son bureau avec Natalia Mironova. Cette eau minérale russe est tellement salée qu'on la prendrait pour de l'eau de mer. Alekseï est le prototype du fonctionnaire communiste : visage impassible, il houspille ses subordonnés et trône derrière son bureau vide sous un vaste portrait de Lénine. Responsable politique de cette région agricole, pourtant il sait. Placide : « *Boire l'eau de la Techa. C'est plus dangereux que de prendre en main un morceau de métal radioactif.* » Il confirme que, dans son district, le pourcentage de cancers est extrêmement élevé.

Mais alors, camarade, est-ce qu'il ne faudrait pas évacuer les gens, et d'urgence ? Non, pas question. Rien que pou

Muslyumova, il en coûterait 1,2 milliard de roubles. Gabitov préférerait combler la rivière avec des gravats, ce qui d'après lui réglerait le problème à la source. Il veut aussi édifier de nouveaux réacteurs nucléaires sur le site de Mayak. « *Faute de développement économique, le district sera incapable de résoudre ses difficultés et le peuple souffrira encore davantage.* »

En attendant, la santé des habitants de la région continue de se dégrader. Les affections sanguines ont augmenté de 31 % en dix ans ; les problèmes pulmonaires, de 43 % ; les anomalies congénitales, de 23 % ; les troubles digestifs, de 35 %. Quant au nombre des cancers, il est plus élevé en aval de Tcheliabinsk que nulle part ailleurs en Russie. Les auteurs du rapport Gorbatchev reconnaissent que l'état d'urgence dépasse — et de loin ! — le périmètre de Mayak. L'industrialisation sauvage a pourri, dans toute la région, l'air et l'eau. Avec, par là-dessus, le taux de radioactivité en folie, on a une situation unique au monde. A l'Institut de biophysique, le Dr Kosenko et ses collègues essaient d'évaluer concrètement les conséquences de cette gabegie colossale : « *Les gens de la région ont deux fois plus de risques de développer une leucémie que les autres Russes.* » Quand on sait que déjà les « *autres Russes* » vivent dans un pays où la pollution bat tous les records...

Visite de l'hôpital, avec les Drs Kosenko et Degteva. Comme dans les services pour enfants, aucune trace, bien sûr, des moniteurs et autres engins sophistiqués qui encombrent les établissements occidentaux. Puis je découvre les êtres humains cachés derrière les statistiques, 4 par chambre, la plupart âgés de 50 à 60 ans. La capacité d'hébergement de l'hôpital, 50 lits, est dramatiquement insuffisante.

### **LES MÉDECINS ONT MENTI... COMME AUX ÉTATS-UNIS**

« *Cette misère est liée au silence, explique le Dr Kosenko. En 1957, les autorités ont refusé de construire des locaux plus grands, pour que les gens ne se posent pas de questions sur la nature réelle du complexe nucléaire. Secret militaire ! Défense de fournir la moindre explication aux malades hospitalisés, sauf à parler du fameux syndrome d'affaiblissement végétatif. Le personnel médical a dû s'engager sous serment à ne jamais évoquer, par écrit ou oralement, le danger d'irradiation. Défense, aussi, de rencontrer des étrangers.* »

Je m'étonne, quand même, que des médecins aient pu cautionner si longtemps cette escroquerie ; qu'ils aient, en connaissance de cause, menti à ceux qu'ils étaient supposés guérir. Long silence. Le Dr Degteva déplace nerveusement des papiers sur

son bureau puis, enfin, me regarde en face : « *Oui, murmure-t-elle tristement, nous avons menti.* » Avant d'ajouter, en anglais cette fois : « *Comme vous, à Hanford.* »

Le Dr Degteva fait référence, bien sûr, à l'équivalent américain de Mayak, la réserve nucléaire de Hanford. Construite pendant la Seconde Guerre mondiale près de Richland, dans l'Etat de Washington, cette base secrète faisait partie du projet Manhattan qui a élaboré la première bombe atomique. Le parallèle entre Hanford et Tcheliabinsk est, en effet, effrayant.

A Hanford aussi, la mentalité d'après-guerre faisait passer l'efficacité avant la sécurité. En 1945, les patrons de Manhattan décident de lâcher dans l'atmosphère 340 000 curies de gaz radioactifs embarrassants, sans même prévenir la population locale ; plus commode... Plus tard, ils déversent des liquides radioactifs directement dans la rivière, comme à Mayak. La Columbia devient ainsi le cours d'eau le plus pollué des Etats-Unis.

Les officiels de Hanford n'étaient pas mieux préparés que leurs homologues de Mayak à rendre publics les risques induits par leurs travaux secrets : le rejet des gaz toxiques de 1945 n'a été admis qu'en 1986, avec quarante ans de retard, après un procès gagné par des écologistes qui avaient exhumé 19 000 pages de docu-▶





Défense d'évoquer le danger d'irradiation : secret militaire.

► ments officiels sur la question. Hanford ne fut pas une simple bavure.

Le gouvernement américain a systématiquement minimisé les périls écologiques liés à la production des armes nucléaires, il a repoussé toutes les demandes d'aide ou d'indemnisation. Ainsi, dans les années 50, des milliers de soldats américains ont dû traverser des zones de retombées d'explosions atomiques parce que le Pentagone voulait des informations « réalistes » sur l'effet des radiations. Il a fallu attendre 1984 pour que le gouvernement accepte d'indemniser les « vétérans de la bombe », parmi lesquels le cancer faisait des ravages. Ainsi, aux Etats-Unis comme en URSS, les mêmes priorités secrètes ont engendré les mêmes pratiques néfastes à l'intérêt des populations.

### VINGT ANS DE COLLABORATION KGB-CIA

La deuxième catastrophe de Tcheliabinsk — un vrai accident, cette fois — démontre que la conspiration du silence n'a pas de frontières. Le KGB et la CIA ont même collaboré pendant vingt ans, en pleine guerre froide, afin que le monde ignore les risques du nucléaire et l'irresponsabilité de ceux qui le manipulaient.

En 1953, donc, les ingénieurs de Mayak installent une décharge pour que l'on cesse enfin de déverser les « cendres » nucléaires dans la rivière Techa. Le 29 septembre 1957, le système de refroidissement tombe en panne. La chaleur de l'amas de déchets atteint très vite une température infernale de 350° C, et explose avec une puissance telle que les toits de béton des silos se volatilisent. La radioactivité déchargée s'élève à 20 millions de curies, soit dix fois ce que l'on a d'abord déversé dans la

Techa. 90 % des débris radioactifs retombent sur le sol environnant, mais 2 millions de curies s'éparpillent sur toute la campagne russe comme un mauvais génie sorti de sa bouteille. Près de 300 000 personnes encaissent des rayonnements moyens, taux semblable à celui qui a frappé les 750 000 victimes de Tchernobyl. L'air, l'eau et le sol sont sévèrement contaminés. En dix-huit mois, tous les conifères du voisinage se dessèchent et meurent, mais seule une infime partie des victimes humaines, 11 000 environ selon le chiffre officiel, est évacuée. La zone interdite à l'exploitation agricole est, elle aussi, dérisoire. Combien de morts ? Impossible à établir. Le flou volontaire des statistiques russes brouille les cartes.

Le drame de 1957 et la négligence des Soviétiques offraient aux Américains, certes, de quoi alimenter leur propagande idéologique contre le communisme. Cependant, en insistant sur l'horreur de Tcheliabinsk, on risquait de braquer l'opinion publique et les décideurs occidentaux. Or, au même moment, Washington faisait un gros effort de communication pour ses propres programmes atomiques. Tout bien pesé, les autorités américaines ont préféré le silence. Un silence de mort.

### LES FRUITS EMPOISONNÉS VENDUS DANS LE PAYS

Volodia Ishkvatov, un Tatar aux yeux bridés et au plat visage couleur de miel, avait 8 ans au moment où la décharge explosa. Il vivait avec ses parents et ses trois frères et sœurs au bord de la Techa, où le père cultivait un grand verger. Volodia raconte que sa famille a été évacuée un an après la catastrophe, vers une ferme située

à 8 km de là. Mais, pendant longtemps, son père est revenu chaque jour au verger dont on vendait les fruits empoisonnés à travers le pays. En 1964, enfin, le gouvernement ordonna de brûler les arbres.

Volodia, à 41 ans, en paraît quinze de plus. Ses parents ont bien été recensés parmi les 66 000 victimes officielles de la catastrophe, mais, dit-il, de nombreux irradiés ont échappé aux statistiques. Les enquêteurs n'ont pas fait de zèle...

« Ni moi, ni mon frère aîné, ni ma sœur n'avons voulu passer le test d'irradiation. C'est une ponction lombaire. Si elle est mal faite, on risque la paralysie et nous n'avions pas assez confiance dans les médecins locaux. Donc, aucun de nous n'est considéré comme irradié, même si nous présentons tous les symptômes de la maladie. Il y a deux ans, j'ai dû me faire extraire du cou une tumeur grosse comme une balle de golf. Je souffre des articulations. Mon frère et ma sœur ont de l'arthrite, et des problèmes de tension artérielle. » Le frère cadet, âgé aujourd'hui de 38 ans, est né hydrocéphale et souffre d'insuffisance pulmonaire. Quant à la mère, elle est morte, à 60 ans, de faiblesse cardiaque, d'hypertension et de fatigue.

### LE LAC KARACHAY, UNE POUBELLE NUCLÉAIRE

Il y a, dans le périmètre de Mayak, un lac appelé Karachay. Celui qui plonge dans ses eaux est irradié à mort en moins de temps qu'il ne vous en faut pour lire ce reportage. Près du déversoir où, depuis 1951, ont été jetés des centaines de millions de litres de déchets, quelques minutes suffisent pour encaisser la dose fatale.

La Techa, on l'a dit, est empoisonnée, mais c'est le lac Karachay qui est le point le plus « chaud » de Tcheliabinsk. En 1951, les dirigeants de Mayak comprirent enfin qu'ils ne pouvaient plus déverser tous leurs déchets dans la rivière, mais ils n'avaient pas encore construit le site qui devait exploser en 1957. Ils utilisèrent donc le lac, dont les eaux recèlent une radioactivité évaluée à 120 millions de curies.

Le Dr Thomas Cochran, spécialiste américain du Conseil de défense des ressources naturelles de Washington, a visité le site en 1989. Selon lui, le complexe de Mayak est « l'endroit le plus pollué de la planète ». Karachay, en particulier, aurait accumulé cent fois plus de strontium 90 et de césium 137 que Tchernobyl !

Les ingénieurs de Mayak avaient choisi le lac Karachay comme poubelle nucléaire parce qu'il ne semblait pas communiquer avec les cours d'eau de la région. Malheureusement, c'était faux. D'après le rapport Cochran, la radioactivité a filtré à travers le fond du lac, jusqu'à la nappe phréatique.

De là, elle s'est répandue à plusieurs kilomètres à la ronde, mais la migration des eaux souterraines n'est pas le seul danger. Un séisme, ou n'importe quel autre événement naturel, peut contaminer au loin tout le pays. C'est précisément un accident de ce genre — une sécheresse exceptionnelle — qui a causé en 1967 la troisième catastrophe de Tcheliabinsk. L'hiver précédent, faute de pluie, le niveau du lac avait baissé en abandonnant sur les berges mises à nu une fine pellicule hautement radioactive. L'été venu, des vents violents soulevèrent cette poussière empoisonnée qui se déposa au loin et s'ajouta à celle de 1957, après l'explosion de la décharge. Selon le rapport Gorbatchev, quelque 430 000 personnes ont été irradiées sur 25 000 km<sup>2</sup>. La quantité de radioactivité ainsi dispersée atteindrait 5 millions de curies, chiffre comparable à celui d'Hiroshima. Mais sur le nombre réel des victimes, le rapport ne dit rien.

Les responsables de Mayak voudraient bien neutraliser le lac Karachay, toujours plein de strontium et de césium, avant que frappe une nouvelle catastrophe naturelle. Un cyclone, par exemple, aurait des conséquences cauchemardesques. L'éventualité est plausible : en retournant vers la ville, Natalia Mironova et moi-même avons vu un bosquet de bouleaux rasé par le vent, dont les troncs mutilés témoignaient

de la violence des tempêtes locales.

Les solutions globales envisagées par les techniciens de Mayak ressemblent fort à une fuite en avant. Leur « Projet nucléaire du sud de l'Oural » prévoit de construire trois surgénérateurs atomiques, pour un coût de 2,3 milliards de roubles.

### DÉCONTAMINATION : UN PROJET EN TROIS PHASES

L'ennuyeux, c'est que les surgénérateurs produisent eux-mêmes d'énormes quantités de déchets comme le plutonium, élément clef dans la fabrication de bombes atomiques. De plus, ce type de réacteur extrêmement coûteux inquiète beaucoup, dans tous les pays, aussi bien le grand public que les spécialistes. Seule la France en possède un qui fonctionne, Super-Phénix. Aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, tous les projets ont été ajournés. En mars 1991, un référendum organisé à Tcheliabinsk a permis aux habitants d'opposer leur veto au « Projet nucléaire du sud de l'Oural ». Les trois quarts des électeurs se sont mobilisés, et 76 % d'entre eux ont voté non.

Pour décontaminer, plus précisément, le lac Karachay, les responsables de Mayak ont conçu un programme en trois parties. D'abord, remplir le lac de béton et de sédiments ; ensuite, le recouvrir de terre ; enfin, pomper les eaux souterraines contaminées pour les purifier. Ce programme devrait s'achever en 1995. Mais, dit le Dr Thomas Cochran, il risque fort de « masquer le problème sans le résoudre ».

Je demande à Eugène Riskov, un apparatchik haut placé à Mayak, si dans le passé ses collègues et lui-même ont jamais tenté d'avertir le public des terribles dangers que nous venons d'évoquer ensemble. « Non, répond cet homme de poids, notre éducation nous en empêchait. Mayak était une base militaire secrète et, moi, je n'étais alors qu'un simple ingénieur. » Regrettez-vous d'avoir trompé les gens ? « Mais ce n'était pas de la tromperie ! Nous obéissions aux règles du système dans lequel nous vivions... Ce que j'ai fait pour garder les gens à l'écart des problèmes leur était profitable, objectivement. J'ai accompli mon devoir. Je n'ai rien à regretter. »

**Mark HERTSGAARD\***

\* Journaliste d'investigation américain, collaborateur du magazine Mother Jones, auteur de Nuclear Inc : The Men and Money behind Nuclear Energy et de On Bended Knee : The Press and the Reagan Presidency. Ses recherches ont été financées par The Plowshares Fund et The Transnational Institute.

*Carières*

A partir de la semaine prochaine  
**CET EMPLACEMENT  
 SERA RÉSERVÉ  
 AUX OFFRES D'EMPLOI  
 DE LA NOUVELLE RUBRIQUE**

**L'ÉVÉNEMENT**  
*des Carières*